

REID MARCIL, Eileen, *Au rythme des marées. L'histoire des chantiers maritimes Davie* (Toronto, McClelland & Stewart Inc., 1997), 603 p.

Odette Vincent

Volume 53, numéro 1, été 1999

Médecine, santé et sociétés

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005634ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005634ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Vincent, O. (1999). Compte rendu de [REID MARCIL, Eileen, *Au rythme des marées. L'histoire des chantiers maritimes Davie* (Toronto, McClelland & Stewart Inc., 1997), 603 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 53(1), 148–151. <https://doi.org/10.7202/005634ar>

REID MARCIL, Eileen, *Au rythme des marées. L'histoire des chantiers maritimes Davie* (Toronto, McClelland & Stewart Inc., 1997), 603 p.

Paru en anglais sous le titre *Tall ships and tankers* — titre plus approprié que le titre français —, le livre de Eileen Reid Marcil raconte l'histoire des chantiers maritimes Davie. Dans le débat entourant la pratique de l'histoire appliquée

(*public history*), cet ouvrage, financé par la compagnie Industries Davie Inc., illustre bien les risques encourus par une histoire étroitement finalisée. Malgré son professionnalisme et malgré l'abondance et la richesse des sources exploitées, Eileen Reid Marcil n'a pas pu éviter l'écueil du récit descriptif et non critique du passé de l'entreprise, présenté presque exclusivement sous l'angle des « faiseurs », depuis la génération fondatrice au jeu de chaise musicale que connaît la direction des chantiers Davie à partir de l'achat par le holding Soconav en 1976.

L'histoire d'entreprise fait intervenir trois acteurs: l'entrepreneur, le salarié et l'historien. Idéalement, la culture de l'entreprise, fondée sur son histoire, intègre la dimension des conflits que l'historien devrait pouvoir relater sans pour autant faire perdre sa cohérence au récit. À cet égard, l'ouvrage présenté ici a plutôt eu tendance à écarter ces tensions au profit d'une vision personnalisée élaborée en conformité avec celle des entrepreneurs, fondateurs et administrateurs subséquents. D'ailleurs, la plupart des titres de chapitres (14 sur 25) portent le nom des administrateurs de la compagnie dont les règnes signent le découpage chronologique principal de l'ouvrage. Il s'agit donc bien d'une vision orthodoxe et officielle, mais qui n'en comporte pas moins des aspects dignes d'intérêt et, dans certains cas, inédits, tous liés au sérieux de la recherche révélé par les annexes indispensables au lecteur: bibliographie, glossaire, appendices, illustrations et encadrés.

À l'origine, l'auteure se proposait de raconter l'histoire des employés du chantier et celle de leurs familles, mais on apprend, dès la lecture de l'avant-propos, que l'histoire du chantier Davie sera une « histoire de famille » de ses dirigeants. En conséquence, les entrevues et les témoignages de retraités et d'anciens employés du chantier ne sont utilisés qu'accessoirement. Seul le chapitre 15 traite explicitement des travailleurs et des lieux de travail, en raison probablement de la période couverte (1939-1945), pour laquelle les informations écrites abondent à la suite de la réglementation des industries de guerre dont celle de la construction navale. Dans l'ensemble de l'ouvrage, les syndicats — qui sont rarement nommés et dont les affiliations nous demeurent vaguement connues — sont presque toujours présentés comme les fauteurs de trouble ou le « grain de sable dans l'engrenage » (p. 294). Cette vision univoque des syndicats est symptomatique de l'absence généralisée de distance critique envers l'objet étudié dans l'ensemble du volume. Paradoxalement, on retient beaucoup et peu de chose à la fois des résultats de cette colossale recherche.

La longue histoire des chantiers Davie commence à Québec, au début du XIX<sup>e</sup> siècle, avec l'arrivée de George Taylor et d'Allison Davie, pour se poursuivre et se confondre avec celle des villes de Lévis-Lauzon tout au long du XX<sup>e</sup> siècle. Au règne de la famille Davie succèdent ceux de la Canada Steamship Lines (1920-1968), de Power Corporation (1968-1976), du holding Soconav (1976-1981), de Dome et Versatile (1981-1987), de MIL-Davie (1987-1996) et finalement de Dominion Bridge (1996-). Voilà le plan du volume esquissé. Chacune de ces périodes est abordée par le récit des stratégies adoptées par les pro-

priétaires et les administrateurs pour contrer la situation précaire de l'industrie navale canadienne. En avant-propos, l'auteure résume bien les caractéristiques globales de cette industrie: les incertitudes des politiques maritimes canadiennes, l'absence d'une marine marchande solide, le besoin constant de nouveaux capitaux et le caractère cyclique du marché. Malheureusement, elle n'y revient à peu près pas dans le texte. Dans le contexte économique du capitalisme mondial, l'industrie de la construction navale est l'une des plus concentrées que l'on connaisse, d'où son extrême fragilité. Et sa dépendance face à la demande dérivée de l'industrie du transport ne fait qu'empirer cette situation. De plus, elle comporte, sur le plan de l'organisation du travail, des spécificités qui contribuent à expliquer la dure réputation des relations de travail que l'on y trouve: forte tradition de métiers, assemblage complexe de métiers spécialisés à la planification, au montage de la coque et à l'achèvement à quai. Les chantiers Davie ne font pas exception et la lamentable histoire récente des chantiers s'insère dans cette problématique générale.

Ce manque de perspective globale, pourtant esquissée en avant-propos, entraîne des naïvetés dans l'analyse du capitalisme industriel et le recours aux clichés en ce qui a trait à l'histoire du travail et des travailleurs. Par exemple, le portrait-type de l'ouvrier québécois (p. 107), « un ouvrier plus à l'aise avec les employeurs paternalistes que les ouvriers britanniques », est trop rapidement effleuré pour que l'on puisse en tirer une telle conclusion. Comme il arrive parfois à l'auteure de souligner la fierté d'appartenance à « un chantier qui les traite bien » (p. 364), sans que l'on sache trop bien d'où provient un tel jugement.

Un découpage thématique plutôt que chronologique aurait peut-être rendu davantage justice à l'impressionnante recherche de l'auteure, en permettant de réduire le nombre de périodes significatives de l'histoire du chantier. À ce sujet, il est intéressant de noter que, plus on avance dans le temps, plus l'histoire du chantier devient celle des capitaux qui le financent plutôt que celle d'un savoir-faire et d'une culture d'entreprise soudant travailleurs et propriétaires dans un même but, dans une même fierté. On sent un premier glissement se produire à la fin de l'entreprise familiale des Davie, vers 1920, puis, de nouveau, lors de la vente à Power Corporation, en 1968. À partir de ce moment, les restructurations et les péripéties financières se multiplient, rendant l'histoire racontée de plus en plus fragmentaire et les travailleurs, de moins en moins présents si ce n'est par l'image, les nombreuses photos et les superbes encadrés qui leur sont consacrés.

Le ton de l'ouvrage, traitant sur un même pied les anecdotes, les faits divers et les événements d'importance, rend la lecture fastidieuse par endroits. La biographie des bateaux construits et l'histoire des contrats se mêlent à celles des réalisations du chantier et de ses travailleurs sans que l'on en apprenne davantage sur ces derniers. Ces détails sont sans doute intéressants, mais ils tiennent une trop grande place dans le récit et auraient pu faire aussi l'objet d'un tout autre volume. Ils entravent aussi une analyse pertinente dont les points d'intérêt auraient pu être repris à la fin de chaque chapitre.

En conclusion, il faut tout de même souligner l'apport innovateur de Eileen Marcil à notre connaissance d'un milieu industriel fort peu étudié auparavant, celui de la construction navale. D'autant plus que sa recherche méticuleuse a permis d'enrichir le volume d'abondantes illustrations, qui racontent d'elles-mêmes une autre histoire, celle des travailleurs et de leur milieu de travail, qui reste encore à écrire.

*Département d'histoire  
Université Laval*

ODETTE VINCENT